

de vivres et des maladies. En outre, le roi de Prusse venait d'apprendre que les Russes, profitant de sa situation, s'étaient entendus avec l'Autriche pour envahir la Pologne.

Le mouvement rétrograde commença le 1^{er} octobre et s'effectua sans être inquiété. On a longtemps expliqué ce fait par l'existence d'une convention secrète entre Dumouriez et le roi de Prusse. Quoi qu'il en soit, le 21 octobre, le territoire fut évacué par l'étranger, et notre armée reprit possession des places que nous avions perdues.

Observations. — La défense de l'Argonne, en 1792, transformée par la légende, a été comparée à celle des Thermopyles, et bientôt le vulgaire n'a plus vu, dans cette campagne, qu'une lutte héroïque dans les défilés boisés que l'armée prussienne essayait vainement de forcer.

La vérité est maintenant connue, il reste à apprécier les faits.

Les opérations défensives de Dumouriez, prises dans leur ensemble, comprennent : le choix de la position, son occupation, sa défense, et, enfin, les suites de la lutte.

Le choix de la position a fait ressortir l'énergie et la décision du chef qui sut persister dans sa combinaison, malgré l'avis contraire de tous ses généraux. Son idée était simple : occuper le premier obstacle naturel que devait rencontrer l'ennemi et attendre son attaque pour le combattre. Son habileté a consisté à prendre cette résolution malgré la proximité de l'armée opposée, à profiter de son inaction, et à employer une manœuvre habile pour masquer la marche de flanc qu'il lui fallait exécuter.

Mais la première occupation de la ligne de défense était défectueuse. Il n'était pas possible avec la faible armée de Dumouriez de tenir plus de 50 kilomètres. Il était ensuite contraire aux principes de vouloir défendre chacun de ces passages. Il eût été plus pratique d'y établir de simples postes de surveillance, assez bien éclairés pour être pré-

venus à temps de l'approche de l'ennemi, assez forts pour lui opposer de la résistance, l'obliger à se déployer et donner le temps aux réserves d'accourir. Ces réserves auraient occupé une position centrale en arrière, et une réserve principale aurait été établie de manière à se porter rapidement au point menacé, afin d'y combattre avec toutes les forces disponibles.

L'histoire a donné une grande importance à l'évacuation du défilé de la Croix-au-Bois par la troupe qui l'occupait. Elle a eu, en effet, des conséquences graves. Mais il est certain qu'un des cinq passages de l'Argonne aurait toujours été forcé, si l'ennemi avait voulu y concentrer ses efforts, après avoir fait sur d'autres points les démonstrations indiquées en pareil cas.

A ce même point de vue, la position centrale prise d'abord par Dumouriez, quoique naturellement forte était moins avantageuse qu'on pouvait le croire. Elle devait être facilement tournée, et, comme on l'a dit, exposait alors les troupes qui l'occupaient aux plus sérieux dangers.

Il en était tout autrement de la combinaison adoptée par le général républicain quand il se porta de Grandpré à Sainte-Menehould. On ne peut s'empêcher d'admirer les hautes qualités de l'homme de guerre qui, se voyant tourné, menacé sur ses derrières, séparé d'une partie de ses troupes, sollicité de battre en retraite, conserve son sang-froid, concentre ses forces, se dérobe par une marche de nuit, et vient prendre une bonne position défensive sur le flanc de la ligne d'opérations de son adversaire, en changeant sa ligne de communications.

La canonnade de Valmy montra à nos jeunes troupes que, même dans la défensive, ce sont les mouvements offensifs qui assurent le succès.

Quant aux opérations qui suivirent cette journée, elles furent si faiblement menées qu'elles ont fait peser une accusation de trahison sur la mémoire du vainqueur. Il

n'est pas douteux que nous devons prendre l'offensive le lendemain de Valmy, battre de nouveau les Prussiens, les poursuivre sans relâche, les devancer au passage des défilés, puis aux ponts de la Meuse, et compléter nos succès par des résultats décisifs.

Mais, en résumé, la France était sauvée. Et, après les terreurs qu'elle avait éprouvées, on fut trop heureux d'exalter partout la conduite et les talents du général qui avait repoussé l'invasion.

Il est à noter que la topographie de l'Argonne n'était pas sans analogie avec celle des Vosges en 1870, et que, dans une certaine mesure, le système de défense de Dumouriez pouvait trouver son application au début de notre dernière campagne.

Dans les années qui suivirent, du reste, la région des Vosges devint le théâtre de la défense du pays, et nos soldats combattirent sur les mêmes points qu'en 1870. Les opérations défensives de cette époque sont cependant peu connues. L'habitude de l'offensive et du succès les a fait oublier. Il est temps d'y revenir aujourd'hui et de rechercher les leçons d'un passé qui, pour être glorieux, ne fut pas non plus exempt de fautes.

VI. — Défense de la France en 1793 et 1794.

Campagne de 1793. — En 1793, il n'y eut pas d'ensemble dans les opérations défensives de nos armées. C'était l'époque des grands troubles. Nos mouvements se distinguèrent par leur faiblesse, et malheureusement, aussi, par les échecs qui en furent la conséquence. Nos troupes étaient disséminées et hors d'état de se soutenir. Nous perdîmes successivement Mayence, Valenciennes et le Palatinat.

Mais, le 14 août, Carnot arriva aux affaires et leur imprima de suite une impulsion qui dénotait un homme de savoir et de volonté.

« Le moyen le plus simple, écrivait-il alors au comité
« de défense générale, de suppléer, autant que possible,
« à l'art par le nombre, est de faire une guerre de
« masses, c'est-à-dire de diriger toujours sur les points
« d'attaque le plus de troupes et d'artillerie qu'on pourra,
« d'exiger que les généraux soient constamment à la tête
« des soldats pour leur donner l'exemple du dévouement
« et du courage, et d'habituer les uns et les autres à ne
« jamais calculer le nombre des ennemis, mais à se jeter
« brusquement dessus à coups de baïonnette, sans songer
« ni à tirailler, ni à faire des manœuvres auxquelles les
« troupes françaises actuelles ne sont nullement exercées,
« ni même préparées. »

Notre situation militaire, sans être compromise, avait alors absolument besoin d'une direction éclairée.

Dans le Nord, les alliés avaient divisé leurs troupes et assiégeaient nos places frontières. Leurs efforts, de ce côté, n'étaient pas de nature à éveiller nos craintes.

Dans l'Est, Mayence ayant succombé le 23 juillet, après une défense honorable, nos armées de la Moselle et du Rhin, qui s'étaient avancées dans le Palatinat, durent se replier sur la Sarre et sur la Lauter. Leur effectif s'élevait encore à 60,000 hommes. Un camp avait été établi à Neu-Hornbach pour les relier l'une à l'autre ; mais leurs chefs, abandonnés à eux-mêmes et découragés, manœuvraient séparément et sans plan d'ensemble. Brunswick opérait contre l'armée de la Moselle avec les Prussiens, et Würmser, avec les contingents autrichiens, était opposé à notre armée du Rhin. A eux deux, ils disposaient de 100,000 combattants ; mais, heureusement pour nous, ils étaient désunis et perdaient un temps précieux en simulacres de combats qui restaient sans résultat.

Le 13 octobre, sur l'ordre des délégués de la Convention, les troupes du camp de Hornbach prirent l'offensive et marchèrent sur Pirmasens, position centrale fortement occupée qui reliait les deux principales armées alliées.

Cette tentative, faite par une division, se heurta à des forces supérieures, sur un terrain défavorable qui limitait l'action de nos troupes. Celles-ci, tournées par les deux ailes, furent mises en déroute et s'enfuirent après avoir perdu 4,000 hommes et 22 pièces.

Cette défaite eut des conséquences graves; il fallut abandonner le camp de Hornbach et les lignes de Wissembourg. L'armée du Rhin se retira sur Saverne, et celle de la Moselle sur Sarreguemines. Les alliés purent s'emparer de Haguenau et bombarder Landau, pendant qu'un complot se tramait pour leur livrer Strasbourg.

A ces nouvelles, le Comité de salut public nomma Hoche au commandement de l'armée de la Moselle et Pichegru à celui de l'armée du Rhin, en leur ordonnant de faire lever le siège de Landau. Cette combinaison violait le principe de l'unité de commandement, et nos deux armées, agissant séparément, allaient voir diminuer d'abord leurs chances de succès.

Après son succès de Pirmasens, Brunswick se porta sur Bitche. Mais, n'ayant pas réussi à l'enlever, il recula jusqu'à Kaiserslautern, pour y prendre une position avantageuse et de meilleurs cantonnements (V. planche XXIV).

Hoche ayant reçu, vers le milieu de novembre, les renforts qu'il attendait, huit bataillons fournis par le département des Ardennes, déboucha de la Sarre le 17 avec 35,000 hommes pour prendre l'offensive. Son projet était d'attaquer Brunswick, de le battre, et de se jeter ensuite à droite pour délivrer Landau et menacer les communications de Würmser, qui était en Alsace. Mais il perdit plusieurs jours en marches et contre-marches à chercher l'ennemi et à reconnaître ses positions.

Enfin, le 28, il dirigea trois attaques sur les positions fortifiées que Brunswick occupait près de Kaiserslautern. Ces attaques, mal combinées et sans liaison entre elles, échouèrent. Hoche les renouvela sans succès le 29 et le 30. Ce dernier jour, Brunswick réussit à repousser nos

colonnes et à déborder notre gauche, prit l'offensive à son tour et contraignit Hoche à la retraite. Malgré l'épuisement de nos troupes, elle s'effectua en bon ordre sur Deux-Ponts et Hornbach, grâce à l'inaction de Brunswick.

Le Comité de salut public, appréciant l'énergie et la ténacité du nouveau général, l'encouragea au lieu de le destituer. Cette confiance lui permit de réparer aussitôt son échec et de sauver la situation.

« Hoche, dit Jomini, convaincu que ses efforts pour « sauver Landau par la route de Kaiserslautern seraient « infructueux, prit une résolution sage et prompte.

« Voyant que ses positions débordaient beaucoup la « droite de Würmser et que l'armée de la Moselle, « réduite à la défensive sur le revers occidental des « Vosges, serait mieux utilisée agissant de concert avec « celle du Rhin sur le revers oriental contre l'armée « impériale, il se décida sur-le-champ à y porter le « général Taponier avec sa division et celle de Bitche, « formant ensemble un corps de 12,000 hommes.

« Quelque sage que fût la direction donnée à ces « forces, ce n'était qu'une demi-mesure et une simple « restitution des renforts tirés antérieurement de cette « armée. On ignore les motifs qui portèrent Hoche à ne « pas diriger toute l'armée sur Wœrth, puisque les places « de la Sarre et de la Moselle étaient suffisamment « pourvues de garnisons, et qu'en laissant même 7,000 à « 8,000 hommes à Sarrebruck pour couvrir cette communication principale avec Metz, on aurait pu en faire « marcher au moins 25,000 sur la vallée de Reichshoffen.

« Qu'aurait pu tenter Brunswick sur la Sarre, lorsque « 80,000 Français eussent écrasé Würmser entre Haguenau et Wissembourg?

« Tel fut, sans doute, le plan du Comité, qui écrivit à « Hoche de se joindre à Pichegru, mais qui commit la

« faute de lui indiquer cette manœuvre plutôt comme un avis que comme un ordre. »

Pendant ce temps, notre armée du Rhin, sous l'impulsion des délégués de la Convention, avait aussi pris l'offensive et obligé Würmser à se replier sur Haguenau, où il s'établit derrière la Zintzel et la Moder, de Reichshoffen à Bischwiller. Les attaques de nos troupes, commencées le 18 novembre, furent renouvelées avec opiniâtreté le 24, le 26 et le 1^{er} décembre. Le lendemain, 2, eut lieu une tentative générale, qui fut recommencée le 4 et le 8, pour déloger les Autrichiens. Nos troupes n'avaient encore obtenu que des avantages insignifiants, quand Taponier déboucha par Niederbronn avec ses deux divisions, le 8 décembre.

La lutte recommença le 14 et le 15; mais nos efforts, mal combinés, furent de nouveau repoussés. Enfin, le 18, profitant d'un temps affreux qui avait fait hésiter l'ennemi dans ses projets d'offensive, les généraux Taponier et Hatry réussirent à forcer une partie de ses positions entre Niederbronn et Frœschwiller. Hoche, du reste, allait arriver pour compléter ce succès. Il déboucha le 22 avec trois divisions, attaqua le général Hotze à Reichshoffen, à Frœschwiller et à Wœrth, lui enleva plusieurs redoutes garnies de 20 bouches à feu, ainsi que les hauteurs de Liebfrauenberg, et obligea Würmser à se retirer, deux jours après, derrière la Lauter.

Hoche prit alors le commandement en chef, et, quoique les Autrichiens eussent enfin réussi à s'entendre avec les Prussiens, il les repoussa bientôt au delà des lignes de Wissembourg, puis les força à lever le siège de Landau, et enfin à repasser le Rhin.

Cette campagne finissait encore par de brillants succès.

Observations. — Les événements qui signalèrent la fin de l'année 1793 n'étaient pas seulement un triomphe pour Hoche; ils étaient aussi une consécration éclatante des

efforts de Carnot. En somme, il s'était borné à prescrire partout une défensive active, à éviter les actions isolées, à concentrer ses forces sur des points décisifs et à attaquer ensuite l'ennemi en menaçant ses communications. Ses combinaisons étaient donc conformes aux principes et avaient prouvé qu'avec des mouvements bien conçus, une troupe, battue au commencement de l'année 1793, pouvait à la fin battre ses vainqueurs.

La tentative faite au mois d'octobre sur Pirmasens aurait pu conduire aux plus heureux résultats, si elle avait été entreprise avec des forces suffisantes. C'était, en effet, une opération analogue à celles qui distinguèrent, plus tard, les campagnes de Napoléon.

Nos colonnes, parties d'une position centrale dans les Vosges, suivaient une ligne intérieure et cherchaient à diviser les masses ennemies pour les accabler l'une après l'autre. Mais, pour réussir, il eût fallu la supériorité numérique, d'abord au point d'attaque, et ensuite sur l'armée qu'on allait assaillir.

L'échec de Hoche sur Kaiserslautern fut dû aux mêmes causes. Appuyé par les corps disponibles de l'armée du Rhin, il aurait eu des chances de battre le duc de Brunswick et d'écraser ensuite Würmser. Seul, il ne put que déployer son activité et donner des preuves de ses hautes qualités militaires.

Mais, lorsqu'il se dirigea sur l'Alsace pour donner la main aux troupes de l'armée du Rhin en faisant simplement tenir les places de la Sarre par des garnisons, il mit de son côté toutes les faveurs de la Fortune. Enfin, il serait injuste d'oublier que rien n'égalait alors l'ardeur et la ténacité de nos soldats. Vaincus la veille, ils attaquaient encore le lendemain. La victoire devait tôt ou tard récompenser leur courage.

Le système adopté à cette époque pour la défense des Vosges consistait donc dans une concentration des forces disponibles sur une position centrale, puis dans une offen-

sive énergique contre l'armée opposée dont on pouvait le mieux menacer les communications. La fin de la campagne démontre la justesse de ces combinaisons.

Mais on ne saurait oublier que la division des forces ennemies, les dissentiments qui régnaient entre leurs chefs, et enfin leur manque d'activité, contribuèrent puissamment à nos succès. Avec un ennemi entreprenant et résolu, sachant agir au milieu de nos masses désunies, Hoche aurait dû être battu avant d'avoir eu le temps de rejoindre Pichegru.

Campagne de 1794. — Au commencement de l'année 1794, nos armées du Nord et de l'Est opéraient en dehors de nos frontières et dans des conditions tout autres. Pichegru avait pris l'offensive sur la Meuse et conquis la Belgique. Il était secondé sur sa droite, entre Namur et Maestricht, par Jourdan, qui commandait l'armée de Sambre-et-Meuse. De ce côté, nous devions atteindre bientôt la ligne du Rhin.

Dans l'Est, au milieu de l'année 1794, notre armée de la Moselle se trouvait disséminée des deux côtés des Vosges, de Sarrebruck à Landau, surveillant les mouvements des Prussiens, qui s'étendaient jusqu'à Gernersheim.

Au mois de juillet, le Comité de salut public ordonna de reprendre l'offensive. Hoche n'était plus là, et les opérations s'en ressentirent. Une première tentative, exécutée sur tout le front des alliés le 2 juillet, resta sans résultat. Nos forces n'avaient pas été concentrées, et il en était résulté des attaques partielles et isolées.

Sur les observations de Carnot, on résolut d'agir avec plus d'ensemble, de s'emparer des hauteurs dominantes des Vosges, au centre des positions ennemies, de séparer ainsi les deux armées alliées, et de les refouler l'une après l'autre. Ce plan, dont l'honneur revint à Desaix, alors général dans l'armée du Rhin, devait réussir. Pen-

dant que l'aile droite contenait les Autrichiens dans la plaine, la gauche attaquait vigoureusement les troupes d'Hohenlohe, sur les hauteurs d'Annweiler, s'en empara et les contraignait à la retraite. Les Prussiens furent rejetés sur Mannheim.

Notre armée du Rhin prit alors position sur le Speierbach, tandis que celle de la Moselle allait s'emparer de Trèves et revenait ensuite occuper, au centre du Palatinat, des positions qui lui permettaient de dominer le pays.

Grâce à ces succès et à ceux que nous venions de remporter dans le Nord, nos armées se trouvèrent, au mois de novembre, maîtresses de la ligne du Rhin, de Bâle à la mer.

Désormais, la période de défensive était terminée. Nos soldats allaient à leur tour porter la guerre sur le territoire ennemi et, jusqu'en 1814, nous ne devions plus revoir l'étranger.

A cette époque, de nouveaux événements militaires signalèrent la défense de la patrie. Ils sont généralement connus. Il suffira donc de les résumer pour mettre en relief les combinaisons qui assurèrent nos succès et les fautes qui causèrent nos revers.

VII. — Défense de la France en 1814. — Deuxième invasion.

Le 21 décembre 1813, les armées alliées franchissaient de nouveau le Rhin; la seconde invasion commençait. Les masses ennemies étaient formidables et réparties comme il suit :

Armées de Silésie, de Bohême et du Nord.....	340,000 hommes.
Contingents de la Confédération du Rhin.....	140,000 —
Réserves prussiennes et autrichiennes.....	160,000 —
Anglo-hollandais en Belgique.....	25,000 —
Armée autrichienne d'Italie et armée de Murat...	100,000 —
Corps de siège des places de l'Elbe et de l'Oder...	120,000 —
Armées anglo-espagnoles.....	140,000 —
TOTAL.....	1,025,000 hommes.

Pour résister à ces forces, Napoléon n'avait plus que des corps affaiblis et disséminés. Ses ressources se décomposaient ainsi :

Défense du bassin du Rhône, confiée à Augereau, avec.....	12,000 hommes.
Défense du Rhin, de Bâle à Strasbourg, maréchal Victor.....	12,000 —
Défense du Rhin, de Strasbourg à Mayence, maréchal Marmont.....	10,000 —
Défense du Rhin, de Mayence à Coblenz, maréchal Ney.....	18,000 —
Défense du Rhin, de Coblenz à Nimègue, maréchal Macdonald.....	13,000 —
Défense de la Belgique, maréchal Maison.....	12,000 —
Armées d'Italie et d'Espagne.....	130,000 —
TOTAL.....	227,000 hommes.

En réalité, l'étranger allait envahir la France avec 500,000 hommes, et nous n'en avons pas 80,000 à lui opposer. Napoléon prit néanmoins la résolution de repousser les alliés, et montra une énergie à hauteur des circonstances.

Ce n'était pas seulement la masse de nos ennemis qui faisait les difficultés de la défense; le choix des lignes d'invasion y contribuait aussi. Des sources de l'Oise à celles du Rhin, toutes les grandes routes allaient, en effet, être occupées, et il devenait impossible de couvrir une ligne de frontières aussi étendue avec les faibles effectifs dont nous disposions. De plus, le temps faisait défaut pour rassembler dans l'Est des troupes qui étaient encore dispersées de tous côtés, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

La gravité de cette situation a été résumée par Napoléon lui-même dans les termes suivants :

« Paris, le 12 janvier 1814.

« Il paraît que le général Bülow, avec une division de milices anglaises et un corps de cavalerie, se réunit à Breda. Le but de ce corps serait d'envahir la Belgique ou de prendre Anvers..... Il paraît que le général Blücher, avec l'armée de Silésie, a débouché par Coblenz, s'est porté sur Luxembourg, a jeté des obus sur Sarrelouis, a passé la Sarre à Sarrebruck et marche sur Metz..... Un troisième corps a débouché par Bâle..... Il paraît donc que l'ennemi chemine par trois attaques principales :

« L'une représentant son armée du Nord.....

« La deuxième attaque est formée par l'armée de Silésie.....

« La troisième attaque est faite par la grande armée, commandée par le prince de Schwarzenberg, composée des corps de Giulay, Klenau, Lichtenstein, Colloredo, Wrede et l'armée russe de Wittgenstein. »

Après avoir évalué les forces de la coalition et les siennes, Napoléon exposait dans les termes suivants les combinaisons défensives qui lui semblaient répondre aux exigences du moment.

Défense de la France. — « Le duc de Tarente, avec le 1^{er} corps de cavalerie et tout ce qu'il peut réunir, doit se porter sur Liège et Charlemont et menacer le flanc droit du général Blücher, en gardant la Meuse. Ce maréchal, avec le général Sébastiani, doit pouvoir réunir une dizaine de mille hommes avec 40 pièces de canon et, si l'ennemi marchait sur Paris, il serait en mesure d'y arriver avant lui.

« Le duc de Raguse doit avoir une quinzaine de mille hommes de toutes armes.